



Vue aérienne du fort de Bir Hakeim. © Musée de l'Ordre de la Libération

Bir Hakeim, le grand tournant de la France libre (mai-juin 1942)

A propos de Bir Hakeim les historiens militaires parlent parfois d'« exploit » ou de « fait d'armes ». Il faut en finir avec cette frilosité ! Lorsqu'une brigade de 3 700 hommes tient en échec une armée de 35 000 soldats et l'empêche de poursuivre une offensive décisive pour l'issue d'une guerre, entraînant du même coup son échec final, cela s'appelle une victoire.



Le général Koenig et le colonel Masson, 1942. © Musée de l'Ordre de la Libération



Bir-Hakeim © Musée de l'Ordre de la Libération

Printemps 1942. La France libre existe depuis près de deux ans. Elle a connu des pages de gloire, elle a réalisé des prouesses, dont les moindres ne furent pas les ralliements de territoires de plus en plus vastes de l'Empire (en Afrique noire essentiellement), elle a recruté à tous les niveaux – des hommes de troupe aux chefs des unités – des volontaires décidés à tout sacrifier pour la victoire finale, alors si éloignée, elle a livré des premiers combats en Libye, en Erythrée, sans parler des exploits de ses pilotes pendant la bataille d'Angleterre et de ses marins au cours des premières missions des FNFL... Mais elle a connu, en même temps, d'immenses déconvenues : De Gaulle n'a rallié ni les élites, ni les masses, il a échoué devant Dakar, il a livré en Syrie un combat fratricide contre l'armée du Levant, dont seulement un cinquième s'est rallié à lui, il n'a pas réussi à se faire reconnaître comme un allié à part entière par les Britanniques...

Les choses, pourtant, ont commencé à changer dans les derniers mois de 1941. De Gaulle a constitué deux brigades indépendantes : la 1^{re} et la 2^e BFL, commandées respectivement par le général Larminat lui-même, avec le général Koenig comme adjoint, et par le colonel Cazaud, l'ensemble étant coiffé par Larminat, jusqu'alors haut commissaire pour l'Afrique française libre. De Gaulle les a mises à la disposition du général Auchinleck, commandant en chef britannique au Moyen-Orient, en précisant : « Pourvu que ce soit

pour combattre ». Il sait en effet que des événements importants vont se dérouler en Libye, où Rommel a débarqué en février 1941, à la tête de l'*Afrika Korps*. Bien sûr, ces deux brigades représentent peu de chose au sein de la VIII^e armée britannique – quelques milliers d'hommes tout au plus – mais, Rommel ayant remporté quelques succès, c'est un appoint qu'on ne peut négliger. Les Britanniques ont contraint l'*Afrika Korps* à abandonner Benghazi, en raison des difficultés d'approvisionnement et aussi, du moins si l'on en croit Rommel, de la « mollesse » de l'allié italien. Mais le flottement allemand ne dure pas. Dès la mi-janvier 1942, Rommel lance une contre-offensive qui contraint la VIII^e armée à reculer à son tour, et il réoccupe Benghazi le 29. Les Anglais se replient alors sur une ligne Gazala (au nord) - Bir Hakeim (au sud).

Pourquoi Bir Hakeim, où personne n'est jamais allé, qui n'est qu'un ancien poste ottoman, puis italien, déserté depuis longtemps, et où ne subsistent que les ruines d'un vieux fortin et où la platitude du désert n'est troublée que par une minuscule éminence baptisée « les Mamelles » ? Tout simplement parce que c'est le seul point, signalé sur les cartes, susceptible de constituer le môle sud de la ligne de défense alliée, tandis qu'au-delà, c'est le grand désert. En outre, dans l'hypothèse d'une contre-offensive fondée sur l'utilisation des blindés, cette ligne pourrait constituer une plaque tournante, où l'on pourrait stocker des approvisionnements en carburants et en munitions.



1^{er} régiment d'artillerie coloniale, 1942. © Musée de l'Ordre de la Libération



Les troupes françaises de Bir-Hakeim arrivent sur les lignes britanniques.
© Musée de l'Ordre de la Libération

Dès son arrivée, le 15 février 1942, Koenig commence par organiser la position. Il divise le quadrilatère d'environ 16 km² en trois secteurs confiés à trois unités : le BM2 au nord, le 2^e bataillon de Légion à l'est, le bataillon du Pacifique au sud-ouest. Le 1^{er} bataillon de fusiliers marins est chargé de la défense antiaérienne, les autres unités (3^e BLE, 1^{er} BIM, 1^{er} régiment d'artillerie, 22^e compagnie nord-africaine, train, génie, transmissions) sont en réserve. En outre, l'organisation d'une position relativement peu accidentée suppose d'importants travaux de terrassement destinés à la garantir contre d'éventuelles attaques aériennes. Tout doit être enterré : armements, véhicules, stocks de carburants, approvisionnements, hommes. Par ailleurs, la protection terrestre est assurée par un immense champ de mines en forme de « V » tout autour de la position, la pointe du « V » étant tournée vers le nord, complété par un dispositif appelé « marais de mines », destiné à dissuader les véhicules et les fantassins ennemis de s'engager plus

avant. L'ensemble a été conçu par Larminat – qui commande la brigade jusqu'au 20 avril, date où il est nommé commandant des forces françaises du *Western Desert* et où Koenig devient officiellement commandant de la 1^{re} BFL – et par le capitaine André Gravier, qui commande les 500 sapeurs-mineurs chargés de poser les mines : 63 300 mines en tout, disséminées sur 3 600 hectares. En quelques semaines, Bir Hakeim devient une sorte de ville troglodyte peuplée de quelque 3 700 habitants, qui creusent le sol pour s'y enterrer et sont habités par la volonté de défier une armée allemande réputée invincible.

Ces hommes sont principalement des soldats de l'Empire, ces ultramarins auxquels on a rendu hommage en 2011. Pour mettre en évidence l'insuffisance et surtout l'indignité des troupes qui allaient affronter la glorieuse *Afrika Korps*, le journal nazi *Berliner Illustrierte Zeitung* aura cette formule : « un sauvage mélange de races ». A l'adjectif près, il ne se trompera pas. Jamais, en effet, armée ne fut plus mélangée, plus panachée, que la 1^{re} Brigade légère française libre : Noirs de toutes les ethnies, Algériens, Marocains, Tunisiens, Tahitiens, Marquisiens, Calédoniens, Vietnamiens, Syriens, Libanais, Malgaches, Mauriciens, Egyptiens, Somaliens, constituent pour le moins une troupe où les « minorités visibles » abondent, une étonnante synthèse de la France et de son Empire.

Un drame en cinq actes

Bir Hakeim m'est toujours apparu comme un drame, ponctué d'épisodes brefs et d'actions imprévisibles, illustrant cette évidence : dans une campagne, dans une bataille, tout peut arriver à chaque instant. Durant le siège, il ne se passera pas de jour sans que Koenig se pose cette question lancinante : « Que nous réserve l'ennemi ? » À quoi



semble répondre un ancien, l'artilleur Roger Nordmann : « Toutes les minutes, je me disais : c'est la dernière ! »

Premier acte : le rideau se lève au matin du 27 mai, après un intense remue-ménage en coulisse – bruits lointains de moteurs et de canonnades vers le nord, passages d'avions. Une colonne s'avance vers le secteur tenu par le bataillon du Pacifique : c'est l'avant-garde blindée de la division italienne *Ariete*. Une première vague de 50 chars ouvre le feu ; la réplique des Français est instantanée. Bilan : les Italiens battent en retraite en abandonnant une trentaine de chars et une centaine de prisonniers, dont un colonel qui confiera à Koenig qu'il avait reçu la mission d'« écraser » les Français en un quart d'heure.

Deuxième acte : il s'ouvre sur une attaque d'envergure des Italiens dans le champ de mines, où Koenig envoie plusieurs détachements de reconnaissance. Elle est repoussée, mais, au soir du 28 mai, Koenig confie : « Nous n'avons eu affaire qu'aux Italiens. À mes yeux, la preuve n'est pas encore faite de la valeur de la Brigade. » Elle commence à être faite lors du mouvement du bataillon du Pacifique sur la position de Rotonda Signali, à l'ouest de Bir Hakeim. Mais ce deuxième acte s'achève sur une incertitude : on ne sait pas ce qui se passe, au juste, au nord de Bir



Le maréchal Rommel à la tête de l'*Afrika Korps* à Bir-Hakeim en 1942. © Rue des Archives / Tal

Bataillon d'infanterie marine en action à Bir Hakeim.
© Musée de l'Ordre de la Libération



Hakeim. Des mouvements importants laissent penser que l'ennemi opère un retour en force.

Le troisième acte est le plus long : il s'étend sur six jours, du 2 au 7 juin. La position se trouve totalement encerclée, pilonnée par l'artillerie ennemie, appuyée par l'intervention de la *Luftwaffe*. Rommel se sent suffisamment sûr de lui pour adresser, non à leur chef mais « aux troupes de Bir Hakeim », un ultimatum les invitant à se rendre pour éviter « toute effusion de sang inutile ». Le refus de Koenig entraîne, comme on pouvait s'y attendre, une recrudescence des bombardements terrestres et aériens, mais le moral demeure excellent, surtout à la suite des propos tenus par le général Ritchie, commandant de la VIII^e armée britannique, qui déclare à la BBC le même jour que la défense de Bir Hakeim par les Français libres est « un exemple pour tous ». Le monde extérieur commence à regarder vers Bir Hakeim. Il faut s'accrocher coûte que coûte, il faut que Rommel et ses troupes s'épuisent devant Bir Hakeim pour que les troupes alliées se ressaisissent après le désastre subi au nord, dans la région dite du « Chaudron ». Au matin du 7 juin, Koenig reçoit un télégramme du général Auchinleck, cette fois : « Tous les efforts sont maintenant nécessaires. Soyez opiniâtres et agressifs afin de trans-



La sortie de Bir Hakeim.
© Musée de l'Ordre de la Libération

former la bataille actuelle en une victoire ». Le même jour, le commandant en chef allemand en Méditerranée, Kesselring, ordonne à Rommel d'attaquer « ce sale trou avec toutes les troupes terrestres disponibles » ; il exige une offensive « de grand style ». Le rideau se baisse sur un troisième acte où rien de décisif n'est encore joué.

Le quatrième acte commence par la journée la plus longue du siège. On est au treizième jour de la bataille, alors que l'on aurait dû tenir, au grand maximum, sept jours. Les troupes se sont jusque-là bien comportées et le moral reste élevé, mais la fatigue et la tension nerveuse commencent à se faire sentir. La chaleur est de plus en plus accablante et la ration quotidienne d'eau ne suffit plus. Depuis le début du siège, on n'a pas cessé de vivre dans l'illusion que la VIII^e armée finirait par prendre l'avantage au nord, d'où le fracas des combats parvient jusqu'à Bir Hakeim. On en est soudain moins sûr.

La journée du 8 juin est très dure – peut-être la plus dure et la plus longue du siège, avec trente-quatre tués et soixante-quatre blessés pris en charge par le groupe sanitaire divisionnaire. La position est profondément bouleversée, parsemée de trous, de cratères, de carcasses noircies et fumantes. On manque d'obus, on manque d'eau. Bir Hakeim tient toujours. Dans la journée du 9 juin, les combats semblent s'étendre à l'ensemble des secteurs. La RAF, sollicitée, intervient rapidement, mais ne peut imposer qu'un simple répit. Pris à partie par les

bren-carriers de la Légion et du BIM, l'ennemi perd plusieurs chars et amorce un repli. Au nord, les Allemands s'efforcent de percer, mais ils se heurtent à une vive riposte des légionnaires, des fusiliers marins et de la compagnie nord-africaine. Dans ce secteur, le succès est acquis, mais le prix en est élevé en tués, en blessés, en pièces d'artillerie hors de combat. Au milieu de l'après-midi, Koenig a reçu de la 7^e division britannique un message confidentiel, qui ne l'a pas surpris, mais qui crée une situation nouvelle : « *La position de Bir Hakeim n'est plus considérée comme essentielle. Dans ces conditions, une évacuation peut-elle être envisagée ? Si cette évacuation n'est pas souhaitée, la brigade pourrait rester sur place en recevant les ravitaillements indispensables par air* ». Koenig choisit la sortie, qui permettra à la brigade d'échapper à l'enfer où elle est plongée depuis deux semaines. Il en informe les commandants d'unités et procède avec eux aux préparatifs. Ce jour-là, dans les grandes capitales alliées, l'écho de la résistance des Français libres de Bir Hakeim commence à prendre de l'ampleur : « *Défense héroïque des Français !* », « *Magnifique fait d'armes !* » et même : « *Les Allemands battus devant Bir Hakeim* », tels sont les titres de la presse internationale. « Pour le monde entier, écrira de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*, le canon de Bir Hakeim annonce le début du redressement de la France ».



Le fanion du bataillon des fusiliers marins après les combats de Bir-Hakeim est présenté au général de Gaulle. © Musée de l'Ordre de la Libération

Au matin du 10 juin, l'ensemble de la position est prise sous le feu de l'artillerie ennemie ; les obus tombent un peu partout, donnant l'impression de tester les réactions des assiégés plutôt que de viser des cibles précises. En début d'après-midi, trois vagues de 130 avions surgissent au nord, en une armada constituant la plus forte concentration aérienne lancée contre Bir Hakeim depuis le début du siège. Les dégâts matériels sont importants (camions détruits, transmissions une fois de plus coupées) ; en revanche, les pertes en vies humaines sont quasi nulles. Ce bombardement s'accompagne d'un déchaînement de l'artillerie ennemie, en particulier sur le secteur nord-ouest, dangereusement menacé par une avancée de chars et d'automitralleuses. Vers 18 heures, on transmet à Koenig un télégramme du général de Gaulle : « *Général Koenig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil* ».

Il est 19 heures. Il faut tenir encore deux heures – les deux dernières du siège, sans doute les plus cruciales de toutes. La *Luftwaffe* lance une nouvelle attaque, au cours de laquelle 120 à 130 avions déversent sur Bir Hakeim plusieurs dizaines de tonnes de bombes. Les défenseurs se sentent, une fois encore, écrasés sous ce déluge. À nouveau, l'artillerie ennemie se déchaîne sur le nord, entraînant une vive réplique de trois batteries françaises. Le cinquième acte se joue dans la nuit du 10 au 11 juin, sur cette « nuit fantastique », selon le mot de Pierre Messmer. C'est la nuit de tous les exploits – à commencer par celui de Susan Travers, qui conduit la voiture de Koenig hors de la position – de tous les drames, de tous ces actes héroïques et glorieux, qui permettront à De Gaulle de déclarer, au soir du 11 juin, à la BBC : « La nation a tressailli de fierté en apprenant ce qu'ont fait ses soldats à Bir Hakeim. Braves et purs enfants de France qui viennent d'écrire, avec leur sang, une de ses plus belles pages de gloire ! »



Le général Alexander décore des Français libres de Bir Hakeim, 1942.
© Musée de l'Ordre de la Libération

Brillante irruption de la France libre dans la guerre mondiale, Bir Hakeim était en train de tout changer. Cette « page de gloire » ne se contente pas de faire tressaillir les Français, elle retient l'attention des peuples alliés et elle inquiète les ennemis de la France. C'est fini. Le drame est joué. Place, maintenant, à l'écho qu'il va produire dans l'Histoire. ■

François Broche



Cimetière de Bir Hakeim.
© Musée de l'Ordre de la Libération

Félix Broche, mort à Bir Hakeim.
© Roger-Viollet



Soldats de la 1^{re} brigade française libre rescapés de Bir Hakeim.
© Musée de l'Ordre de la Libération

●●● Pour en savoir plus

Bir Hakeim, mai - juin 1942,
François Broche, éd. Perrin, 2008.